



Bernard Stiegler & Ars Industrialis

# Réenchanter le monde

La valeur esprit contre le populisme industriel



Flammarion

# Réenchanter le monde

La valeur esprit contre le populisme industriel

Paul Valéry, pressentant la catastrophe où menait le nazisme, constatait dès 1939 une «baisse de la valeur esprit». Aurait-il pu imaginer dans quel état de déchéance généralisée tomberait l'humanité quelques décennies plus tard – là où nous en sommes ?

En 1939, seulement 45 % des Français écoutent la radio, et la télévision n'existe pas encore. En ce début de **xxi<sup>e</sup>** siècle, les objets communicants poursuivent les temps de cerveaux disponibles où qu'ils aillent, du lever au coucher : un capitalisme s'est imposé, que l'on dit tantôt «culturel», tantôt «cognitif», mais qui est avant tout jusqu'à présent l'organisation ravageuse d'un populisme industriel tirant parti de toutes les évolutions technologiques pour faire du siège de l'esprit un simple organe réflexe : un cerveau rabattu au rang d'ensemble de neurones, un cerveau sans conscience.

En 2005, le Medef réunissait son université d'été sous la bannière du «réenchantement du monde». Ce livre propose de le prendre au mot : réenchanter le monde, c'est nécessairement revisiter et réévaluer le rôle de l'esprit dans l'organisation de l'économie.

*Bernard Stiegler est philosophe. Avec Georges Collins, Marc Crépon, Catherine Perret et Caroline Stiegler, il a co-fondé l'association Ars Industrialis en 2005.*

Flammarion

Extrait de la publication

## RÉENCHANTER LE MONDE

La valeur esprit contre le populisme industriel



Bernard Stiegler

et

*Ars Industrialis*

Marc Crépon, Georges Collins,  
Catherine Perret et Caroline Stiegler

# RÉENCHANTER LE MONDE

La valeur esprit contre  
le populisme industriel

Flammarion

## DES MÊMES AUTEURS

Marc Crépon, *Altérités de l'Europe.*

- *Langues sans demeure.*
- *Terreur et poésie.*
- *Nietzsche, l'art et la politique de l'avenir.*
- *L'imposture du choc des civilisations.*
- *Les géographies de l'esprit.*

Catherine Perret, *Les Porteurs d'ombre. Mimésis et modernité*

- *Walter Benjamin.*

Bernard Stiegler,

- *La Télécratie contre la démocratie. Lettre ouverte aux représentants politiques.*
- *L'attente de l'inattendu.*
- *Des pieds et des mains.*
- *Mécréance et discrédit 3. L'esprit perdu du capitalisme.*
- *Mécréance et discrédit 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés.*
- *Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles.*
- *Constituer l'Europe 1. Dans un monde sans vergogne.*
- *Constituer l'Europe 2. Le motif européen.*
- *De la misère symbolique 1. L'époque hyperindustrielle.*
- *De la misère symbolique 2. La catastrophe du sensible.*
- *Aimer, s'aimer, nous aimer : du 11 septembre au 21 avril.*
- *Passer à l'acte*
- *La Technique et le Temps 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être.*
- *Échographies de la télévision (avec Jacques Derrida)*
- *La Technique et le Temps 2. La désorientation.*
- *La Technique et le Temps 1. La faute d'Épiméthée.*

Avec le soutien du



[www.centrerenationaldulivre.fr](http://www.centrerenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2006.

*Le Manifeste de l'association Ars Industrialis et la Motion du sommet de Tunis sont tous deux en licence libre.*

ISBN : 978-2-0813-2456-5

*À la mémoire de Simon Nora.*

*À Laurence Parisot.*

Les normes concrètes, les valeurs et les modes de vie caractéristiques des hommes vivant au sein du capitalisme industriel sont moins le produit de la culture de classe industrielle (au sens où l'entendait Marx) qu'un *reliquat* de traditions *pré*-capitalistes, *pré*-industrielles. En ce sens, la « culture du capitalisme » est moins une création autonome qu'une phase *tardive* de la société par « États », « modernisée », « consommée », et donc transformée et dirigée dans le système du capitalisme industriel. Le « désenchantement » ne porte donc jamais sur cette culture même. Il reste un désenchantement des styles de vie et des formes de liens traditionnels, *non* modernes, qui sont ce qu'il s'agit de désenchanter mais ne cessent de se régénérer, de se maintenir, et alimentent donc éternellement le désenchantement dans son inextinguible accomplissement.

[...] C'est vrai de l'évolution jusque dans les années cinquante ; mais *cela n'est plus vrai de l'évolution postérieure*.

Ulrich Beck

## Introduction

### QUE FAIRE ?

Paul Valéry, présentant la catastrophe où menait le nazisme, constatait dès 1939 une « baisse de la valeur esprit ». Aurait-il pu imaginer dans quel état de déchéance *généralisée* tomberait l'humanité après lui en quelques décennies – là où *nous* en sommes ?

Même en 1993, lorsque Jacques Derrida et moi-même nous entretenions de l'avenir possible de la télévision, nous n'avions pas pu imaginer une seconde ce qui devait conduire, peu d'années après cet entretien <sup>1</sup>, à ce qui se présente désormais comme ce qu'il faut appeler la *télévision pulsionnelle* – celle où la téléralité se constitue comme l'*ob-scène* de la « pulsion scopique » qui est à l'origine des diverses formes de voyeurisme et d'exhibitionnisme que la plupart des programmeurs des chaînes de télévision, sans la moindre vergogne, sollicitent désormais systématiquement.

Entre 1939 – où seulement 45 % des Français écoutent la radio, où la télévision n'existe pas encore – et

---

1. Jacques Derrida et Bernard Stiegler, *Échographies. De la télévision*, Galilée, 1996.

notre début du XXI<sup>e</sup> siècle – où les objets communicants poursuivent les temps de cerveaux disponibles où qu'ils aillent, du lever au coucher – s'est imposé un capitalisme que l'on dit tantôt « culturel », tantôt « cognitif », mais qui est avant tout l'organisation ravageuse d'un *populisme industriel* tirant parti de toutes les évolutions technologiques pour faire de la conscience, c'est-à-dire du siège de l'esprit, un simple organe réflexe : un cerveau rabattu au rang d'ensemble de neurones, tels ceux qui contrôlent le comportement des limaces. Un tel cerveau *dépouillé de sa conscience*<sup>1</sup> est ce qui peut devenir

---

1. Ce que j'appelle ici « conscience » n'est pas une vapeur qui viendrait s'ajouter au cerveau comme un halo de sainteté, ou comme une *aura*, pour lui apporter un supplément d'âme tombé on ne sait d'où (c'est en revanche ce qui advient à l'âme platonicienne : elle tombe du ciel, littéralement, et emplit le corps – et donc le cerveau qui n'en est qu'une partie – de ce que Platon appelle des « idées »).

La « conscience », qui est la *partie accessible à la connaissance* des projections que fait l'appareil psychique par l'intermédiaire de cet organe qu'est le cerveau, et qui émerge de l'inconscient, lui-même enraciné dans l'ensemble du corps, suppose que *l'appareil psychique humain se distribue, se dissémine, se représente et se délègue dans un ensemble de prothèses et d'appareils techniques* qui supportent ce que j'ai appelé ailleurs les rétentions tertiaires, et dont font partie ces entités qu'après Platon, et avec Foucault, nous (c'est-à-dire *Ars Industrialis*), nous nommons ci-dessous (p. 20-21 et 31) les *hypomnémata*.

Le cerveau n'est qu'un *appareil dans ce circuit d'appareils* où l'*appareil psychique* se lie du même coup au social, à ses organisations, à ses *appareils sociaux*, et où les *pulsions* sont par là même trans-formées en *désir*. Autrement dit, penser ce qu'est la conscience, c'est penser le rapport du cerveau aux appareils, mais aussi aux corps, c'est à dire, à *travers cet ensemble*, à l'inconscient, et dans la mesure où ce circuit est ce qui inscrit le psychique dans le social à travers les techniques, c'est aussi penser comment la vie psychique est immédiatement prise dans un processus de sublima-

une simple valeur marchande (qui ne cesse cependant de baisser, qui vaut de moins en moins cher – et qui ne vaudra bientôt *plus rien*) sur le marché des audiences.

Par l'intermédiaire des objets temporels audiovisuels qui alimentent les industries de programmes, et qui s'écoulent en même temps que s'écoule le temps des consciences dont ils sont les objets, les épousant intimement, *au point de les phagocyter et de les vider* de toute conscience en tant que ces *cerveaux* qu'elles sont aussi, le XX<sup>e</sup> siècle aura été marqué par le développement systématique de *technologies de contrôle* (de ces temps de cerveau dont le contrôle détruit la conscience).

Si Walter Benjamin et Sigmund Freud, contemporains de Paul Valéry, pressentirent très tôt qu'avec les technologies industrielles de communication commençait une nouvelle histoire de la conscience et de son inconscient, facteurs de ce que Valéry appelle donc l'esprit, et facteurs de sa valeur, ils ne virent pas clairement que se mettait ainsi au cœur même de l'activité industrielle *une nouvelle organisation du capitalisme autour de la figure du consommateur* qui devait constituer *une forme très particulière d'économie libidinale*, c'est-à-dire de canalisation des désirs : ils étaient surtout préoccupés de la montée des diverses formes de fascismes et de totalitarismes qui préparaient la ruine de l'Europe. Benjamin, en particulier, parlant de l'esthétisation totalitaire de la politique, ne voyait pas que se mettait *également* en place l'esthétisation de l'économie à travers les

---

tion (de trans-formation) qui fait que *le concept de conscience est irréductiblement moral* (y compris lorsqu'on décide de le considérer d'un point de vue a-moral).

technologies de contrôle et de fabrication du consommateur.

\*

Cet épisode de l'histoire de l'économie libidinale, c'est-à-dire *de l'organisation et de la production du désir*, mais qui deviendrait, en détruisant la conscience, une *destruction du désir*, c'est un chapitre de ce que Max Weber a décrit beaucoup plus généralement comme le désenchantement du monde caractéristique du capitalisme.

Or, au cours de l'été 2005, le Medef a réuni son « université » sous ce titre (qui est aussi une sorte de slogan) : *Le réenchantement du monde*. Cette formule, qui ne doit rien au hasard, avait pour objectif de promouvoir les thèses de la direction du Medef (qui était alors en train de changer) sur le capitalisme cognitif et les industries de la connaissance (et Denis Kessler, en présentant cette université d'été, se référa en ce sens à Tony Blair, lorsque celui-ci avait proposé de réorienter les fonds de la Politique agricole commune vers la recherche et le développement dans le domaine des technologies cognitives, la Grande-Bretagne présidant alors l'Union européenne).

Cependant, réenchanter le monde par les technologies de la connaissance, c'est nécessairement *revisiter le rôle de l'esprit* dans l'organisation de l'économie, et les causes évidemment néfastes de la baisse de sa valeur annoncée par Valéry précisément comme effet majeur du désenchantement.

On verra dans les pages qui suivent que là où Ernest-Antoine Seillière, dans l'année qui précède cette université d'été qu'il aura lui-même voulue juste avant de quitter la direction du Medef, tient des propos, dans la préface d'un ouvrage devenu célèbre depuis (*Les Dirigeants face au changement*), très proches de ceux de Denis Kessler sur le capitalisme à venir, et comme économie de la connaissance, il introduit *justement* le texte où Patrick Le Lay explique que, comme producteur et vendeur de temps de cerveau disponible, il organise à un niveau de déchéance tel que Paul Valéry n'aurait même pas pu l'imaginer la *baisse* de la « valeur esprit », c'est-à-dire, précisément, le désenchantement du monde – et, pour le dire dans des termes plus clairs, le *règne de la bêtise* <sup>1</sup>.

Le *réenchantement du monde* que le Medef aura dit se donner comme projet pour un avenir du capitalisme en 2005 est-il, au sein du monde économique, un *sursaut de la valeur esprit contre le populisme industriel* ? Ou bien est-ce *au contraire* le projet de *créer les conditions d'une production industrielle de connaissances sans esprit*, comme on tente désormais de *produire du cerveau sans conscience*, imposant du même geste ce règne de la bêtise ?

Mais qu'est-ce alors que l'esprit, si des connaissances sont possibles *sans esprit*, c'est-à-dire sans *élévation* de l'esprit, et sans *augmentation* de sa valeur ? Et qu'est-ce donc que la connaissance dans un tel contexte, et une

---

1. Pour une description de ce « règne de la bêtise », cf. B. Stiegler, *Mécréance et discrédit 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés*, Galilée, 2006.

connaissance sans esprit est-elle *raisonnablement* possible ?

Le présent ouvrage, qui prend le Medef au mot, et qui lui propose de réenchanter le monde avec la valeur esprit, par son *augmentation*, et contre le populisme industriel, illustre les questions qui animent *Ars Industrialis*, association internationale pour une politique industrielle des technologies de l'esprit.

\*

Nous savons que, dans les décennies qui viennent, la Terre et ses habitants, les êtres humains, devront *faire preuve comme jamais* – individuellement et collectivement – de l'intelligence du monde et du sens des responsabilités qui, en principe, les définissent comme êtres humains plutôt que comme limaces ubuesques.

L'humanité est confrontée à d'innombrables défis, dont nous craignons que, s'ils n'étaient pas relevés, ils ne conduisent à transformer les êtres humains en ces êtres *inhumains* (et non seulement « posthumains ») que sentait déjà venir Alfred Jarry. Et nous savons que, face à ces défis, il n'y a pas d'autre issue possible que la formation et la culture d'une nouvelle conscience humaine. Récemment, Laurence Toubiana, directrice de l'Institut du développement durable, déclarait que

le changement nécessaire est tellement profond qu'on se dit qu'il est inimaginable<sup>1</sup>.

---

1. Laurence Toubiana, entretien avec Laure Noualhat, *Libération*, 29 mai 2006.

Et Robert Lyon, annonçant « l'âge du moins » – moins de ressources, moins de marges de manœuvre, moins de confiance, moins d'espoir (sinon le désespoir) –, écrivait de son côté que la communauté humaine planétaire « ne s'en sortira » que si elle sait

se situer du côté de l'être plutôt que de l'avoir<sup>1</sup>.

L'humanité ne survivra, autrement dit, que si elle sait dépasser l'âge de la consommation. C'est là le programme d'une nouvelle croissance, qualitative, et contre l'idée d'une décroissance, ne serait-ce que parce que

nous ne survivrons pas si, au-delà des mers et des sables, des milliards d'êtres humains s'abîment dans les pénuries, les disettes et la précarité.

La croissance qualitative, c'est la croissance qui ne repose pas sur le « toujours plus », mais sur le « toujours mieux », et, qualitativement, avec moins – c'est-à-dire, aussi, par une meilleure redistribution, en particulier entre le Nord et le Sud. Affronter ces défis, ce serait, selon Robert Lyon, entrer dans l'âge d'une nouvelle modernité.

Nous *savons* que nous n'avons pas le choix si nous voulons survivre, disent donc Laurence Toubiana et Robert Lyon avec tant d'autres<sup>2</sup> – et malgré les dénégations de lobbies irresponsables, ou d'hommes et de

---

1. « Faire mieux avec moins », *Le Monde*, 7 juillet 2006.

2. Parmi lesquels de nombreux économistes, scientifiques, prix Nobel ou non, prospectivistes, etc. – la dernière initiative en date étant une lettre adressée au secrétaire général de l'ONU à l'initiative de Thierry Gaudin. C'est aussi ce qui constitue – en 1986 – l'horizon de *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, d'Ulrich Beck, Champs-Flammarion, 2001.

femmes politiques peu scrupuleux, ou dont l'intelligence du monde est elle-même limitée<sup>1</sup>. Et nous savons que de telles évolutions ne pourront se faire pacifiquement qu'à la condition d'élever le niveau de conscience individuel et collectif, et, par là, de former une volonté politique digne de ce nom : une volonté des peuples. Nous savons également qu'une nouvelle guerre mondiale serait désormais fatale à toute survie des êtres humains.

Or, nous savons tout aussi certainement que le *temps de la conscience*, qui est celui de l'intelligence, de la volonté et de l'action, de la lucidité et de la responsabilité, est ce que les industries de programmes tendent à systématiquement remplacer par le *temps des audiences grégaires, des cerveaux sans conscience et des systèmes nerveux transformés en systèmes réflexes, c'est-à-dire pulsionnels*, en vue des les rendre disponibles à toutes les sollicitations du marketing qui renforcent systématiquement des comportements dont nous savons pourtant qu'ils sont devenus à terme mortellement toxiques pour les êtres humains.

Nous savons *donc à la fois* :

1. qu'un *changement* n'est possible qu'à la condition d'élever le niveau de l'intelligence,
2. que la régression mentale, l'avitissement moral qui l'accompagne, et l'anesthésie de l'intelligence *et donc de la volonté* qui traduit l'intelligence en actes, sont

---

1. Je pense évidemment à G. W. Bush, que la dure réalité des catastrophes météorologiques à La Nouvelle-Orléans et la baisse de sa popularité ont cependant conduit à admettre un problème climatique induit par un modèle de développement industriel insoutenable.

désormais ce qui *gouverne* le monde hyperindustriel – et, pour une très large part, le discours de ceux qui, prétendant aux fonctions gouvernementales, *s'adaptent à cet état de fait au lieu de le combattre*.

Nous sommes donc obligés de conclure qu'il faut changer radicalement et sans délai cet état de fait, et lui opposer un nouvel état de droit : un droit tel qu'il empêche que se poursuive la « baisse de la valeur esprit » *qui est devenue le principe même du capitalisme reposant sur l'augmentation illimitée, aveugle et suicidaire de la consommation*.

Nous, les humains du début du XXI<sup>e</sup> siècle, nous savons qu'il nous faut devenir plus lucides, plus spirituels et plus responsables que jamais, et nous savons en même temps que jamais l'humanité n'a été aussi aveuglée, abrutie et irresponsable. Nous le savons parce que nous constatons que presque toute la vie sociale est désormais contrôlée par l'industrie des temps de cerveaux disponibles qui détruit la conscience individuelle et collective.

Seule une *lutte contre la bêtise* imposée par le contrôle des temps de cerveau disponible, c'est-à-dire par le populisme industriel, constitue une véritable possibilité de « réenchanter le monde » : de le rendre *désirable*<sup>1</sup>, et par là de rendre à la raison son sens premier de *motif* de vivre (c'est le sens qu'elle a pour Aristote en tant que *logos* du *noûs*, qui est ce que Valéry appelle l'esprit) : la raison comme *sens* de l'existence (et en cela comme *sens de l'orientation*).

---

1. Sur la question du désir, cf. aussi *La Télécratie contre la démocratie. Lettre ouverte aux représentants politiques*, Flammarion, 2006.



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBNU0585.N001  
Dépôt légal : septembre 2006